



UN AN

Paris et Départements, 10 fr.  
Étranger, 14 fr.

SIX MOIS

France, 5,50 — Étranger, 7,50

# Le Rire

JOURNAL HUMORISTIQUE PARAISSANT LE SAMEDI



Félix JUVEN, Directeur  
122, rue Réaumur, 122  
PARIS

VENTE ET ABBONNEMENTS  
9, rue Saint-Joseph, 9

## SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

À couteau tiré Sept mois avant l'adoption de la loi de 1905, l'hebdomadaire satirique *Le Rire* préfigure l'aube nouvelle de la laïcité à la française, en tranchant dans le vif. • Caricature de Charles Léandre, « *Le Rire* », n° 120, 20-5-1905.

COLLECTION KHARIBIC-ZANBOR



... Et M. Bienvenu-Martin continue toujours avec beaucoup de Briand son opération chirurgicale.



## La caricature anticléricale avant 1881

Le dessin anticléricale n'est pas une invention de la III<sup>e</sup> République. Dès les premiers temps du christianisme, au début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, Tertullien, écrivain latin converti à la foi nouvelle, ne s'émeut-il pas d'un graffiti aperçu sur les murs de Rome, qui représente le Dieu des chrétiens affublé d'oreilles d'âne (*ci-dessous*) ? Lors des guerres de Religion, les protestants dessinent les curés en cochons, avant que la Révolution française ne voie fleurir des images volantes sur lesquelles le clergé, aux côtés de la noblesse et de la famille royale, est mis en scène dans des positions peu flatteuses, avec un fréquent recours à la scatologie ou la pornographie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en France, les dessinateurs satiriques, dont l'Église est la première cible, jouent au chat et à la souris avec la censure au gré des changements de régime.



**Traits antiques** Considéré comme la plus ancienne caricature antichrétienne, ce christ à tête d'âne fut découvert en 1856 à Rome.

Après le début de la monarchie de Juillet, la libéralisation provisoire de la presse permet l'apparition de la caricature politique moderne, dans *La Caricature* puis *Le Charivari*. Charles Philipon transforme le visage de Louis-Philippe en poire, et les curés en prennent aussi pour leur grade. *Idem* au début de la II<sup>e</sup> République ; sous le Second Empire, les caricaturistes, tel le grand Daumier, sont en revanche contraints par la loi à s'adonner à la seule « satire de mœurs », non sans charger sévèrement le bourgeois. Après la chute de Napoléon III, la Commune de Paris, au printemps 1871, proclame la séparation de l'Église et de l'État : le dessinateur Klenck n'hésite pas à moquer Dieu lui-même, représenté en vieux rentier épuisé. Mais les communards anticléricaux sont vite écrasés par la jeune III<sup>e</sup> République, que domine en ses débuts la droite monarchiste. Pendant plusieurs années, celle-ci mène une politique d'« ordre moral », avec l'Église comme premier soutien, et fait appliquer avec rigueur la loi de 1822 qui sanctionne le blasphème. Pourtant, la Restauration ne vient pas. Et quand, en mai 1877, les républicains, désormais majoritaires à la Chambre des députés, déclarent la guerre au président de la République, le monarchiste Mac-Mahon, leur leader Gambetta a ce cri fameux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Dans cette République qui appartient enfin aux républicains, la lutte contre l'influence de l'Église catholique sur la société française va pendant plusieurs décennies constituer un objectif majeur pour de nombreux gouvernements. Dès 1877, le climat est donc favorable au développement de la satire anticléricale : dans des journaux comme *Le Grelot*, *Le Carillon* ou *La Lune rousse*, des dessinateurs de talent, tels André Gill ou Alfred Le Petit, s'engouffrent dans la brèche, mais avec prudence, car la presse n'a pas encore été libéralisée. C'est seulement après la promulgation de la loi du 29 juillet 1881, abolissant presque toutes les limites à la liberté de la presse, dont le délit d'outrage à la religion, que s'épanouit vraiment la caricature anticléricale. ♦ C. G.



**Curetage** « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » clame Léon Gambetta à la Chambre des députés en mai 1877.

## 1881-1885 : une première explosion

Les progrès de l'impression, qui facilitent la reproduction des images, favorisent alors en France l'apparition de plus d'une centaine de journaux satiriques républicains : à côté des feuilles déjà bien établies, comme *Le Grelot* ou *La Lune rousse*, une infinité de parutions aux moyens souvent modestes font de la caricature leur arme de prédilection, et de l'Église leur cible favorite. En cette première moitié des années 1880, Jules Ferry, continuellement ministre de l'Instruction publique malgré la valse des gouvernements, établit par une série de lois célèbres l'enseignement primaire laïque et républicain ; son but est de soustraire les jeunes esprits à l'influence des religieux, qui, en plus de diriger les écoles privées, sont très présents dans les établissements publics depuis la loi Falloux de 1850.

Cette séparation de l'Église et de l'école est saluée dans la presse satirique par des dessins allégoriques : Ma-



rienne arrache les jeunes Français des griffes des religieux qui, jusqu'alors, enfonçaient des crucifix à coups de marteau dans la tête des enfants. Mais au même moment circulent des caricatures autrement radicales, issues pour une bonne part de la Libre Pensée.

### « Le patron des cocus »

Depuis la fin des années 1870, ce mouvement rationaliste, militant pour une laïcisation intégrale, est en rapide expansion: à l'image de l'Union démocratique de propagande anti-cléricale, présidée à ses débuts par Hugo et Gambetta, des sociétés militantes donnent des conférences dénonçant l'influence néfaste de l'Église, réclament l'autorisation des enterrements civils – accordée par une loi de 1887 –, se réunissent chaque Vendredi saint pour des « banquets gras » et publient de nombreux journaux remplis de caricatures anticléricales. Leur ambition? Contrer la propagande par l'image à laquelle l'Église se livre depuis des siècles, par les peintures de scènes bibliques,

les images pieuses et autres bibles illustrées. Les dessins des journaux libres-penseurs sont en général d'une qualité artistique assez médiocre, les turpitudes supposées du clergé sont mises en scène de façon bien plus scabreuse que dans les grands titres de la presse satirique républicaine. Surtout, leurs caricatures dépassent bien souvent le registre habituel de l'anticléricalisme pour se faire antireligieuses: on ne s'en prend plus seulement aux représentants de Dieu sur terre, mais on ose s'attaquer à Lui, à la foi, aux dogmes et à ce que la religion catholique compte de sacré. Puisque le corps du Christ est censé s'incarner dans l'hostie qu'ingère le fidèle, l'eucharistie est assimilée à du cannibalisme. La virginité de Marie amuse aussi beaucoup: le vieux Joseph, qui regarde le ventre arrondi de son épouse avec stupéfaction, se voit pousser des cornes, devenant « le patron des cocus »... Cette offensive picturale du mouvement libre-penseur dépasse d'ailleurs largement l'univers de la presse. On retrouve ces dessins sur des affiches, des tracts, des enveloppes ou



**Bonne chère** André Gill (1840-1885) croque Jules Ferry mordant dans un prêtre à la Foire aux pains d'épices. • « La Petite Lune », n° 42, v. 1878.

des calendriers anticléricaux, truffés de moqueries sur les saints et les fêtes religieuses. Au milieu des années 1880, ce déferlement va pourtant se tarir, les républicains modérés au pouvoir choisissant alors de calmer leurs ardeurs anticléricales. ♦ C. G.

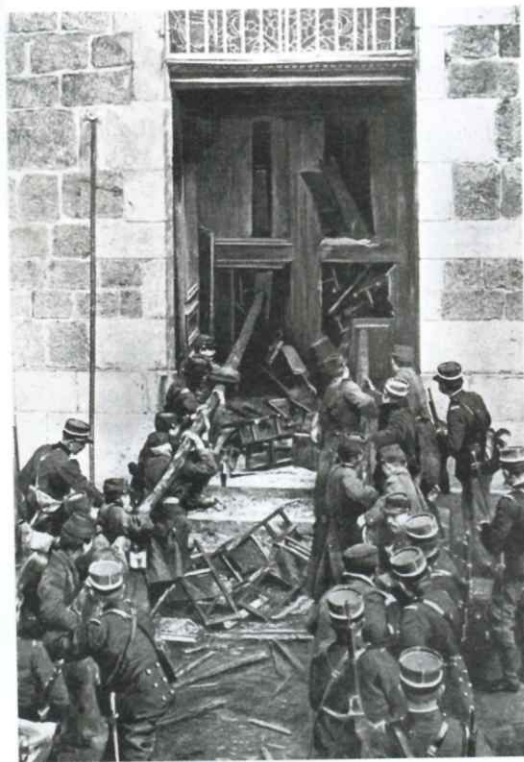


PHOTOGRAPHIE D'ETIENNE CHARLES JAMERICQ PARIS, MUSÉE LAMOTTE-CARNAVALET

## 1885-1898: une accalmie

La laïcité d'un Ferry est bien moins jusqu'au-boutiste que celle des libres-penseurs. Au contraire des radicaux menés par Clemenceau, il n'a jamais songé à abolir le Concordat de 1801, qui, à ses yeux, offre à l'État les moyens de contrôler l'Église, en nommant notamment les évêques. Selon lui, l'influence cléricale finira rapidement par s'éteindre face au progrès de l'esprit scientifique, que l'école laïque rend inexorable. Les gouvernements qui se succèdent après la chute de Ferry en 1885 sont sur la même ligne, et la question religieuse quitte le premier plan du débat politique. Avec la crise boulangiste (1887-1889), puis le scandale de Panama (1892), les caricaturistes les plus en vue se trouvent de nouvelles cibles. Comme les députés radicaux, dont ils sont proches, les libres-penseurs continuent quant à eux de réclamer la séparation de l'Église et de l'État. Le nombre de leurs publications décroît, mais ils produisent toujours des images anticléricales. Quand, en 1892, le pape Léon XIII (*photo*) invite les catholiques français à se rallier aux institutions républicaines – on peut voir en une du *Don Quichotte* un évêque à tête de renard flattant Marianne... non sans cacher un long couteau derrière son dos. Pour les anticléricaux, les catholiques restent quoi qu'ils en disent des ennemis de la République, guettant la moindre occasion pour l'attaquer. ♦ C. G.





**La paille et la poutre** À Yssingeaux (H<sup>te</sup>-Loire), les gendarmes procèdent de force en 1906 à l'inventaire des biens religieux.

## 1898-1905 : le bouquet final

**E**n 1898, quand l'affaire Dreyfus embrase la société française, l'Église se révèle, aux côtés de l'armée, un maillon essentiel du camp antidreyfusard : les publications de la Maison de la bonne presse, *La Croix* et *Le Pèlerin* en tête, mènent de violentes campagnes antisémites et antilaïques, avec force caricatures. Bousculé, le camp républicain doit s'unir, forgeant une alliance qui va des républicains modérés aux socialistes jaurésiens en passant par les radicaux. Parmi les valeurs cardinales de cette coalition, la laïcité revient en force et, avec elle, dans les journaux républicains, la caricature anticléricale. On brocarde la funeste alliance du sabre et du goupillon, en mettant en scène le couple du prêtre et de l'officier, complices en matière d'abêtissement et d'embrigadement.

Après que le « gouvernement de défense républicaine » de Waldeck-Rousseau (1899-1902) a repoussé l'assaut des droites antidreyfusardes, le Bloc des gauches, arrivé au pouvoir au printemps 1902, est décidé à mener à bien la séparation. Elle s'appuie pour cela sur un vaste réseau militant, mêlant loges maçonniques, syndicats ouvriers, comités radicaux, associations de libres-penseurs, en plein renouveau. Dans son quotidien, *L'Action*, l'Association nationale des libres-penseurs de France, fondée en 1898, participe à cette offensive contre l'Église en publiant des caricatures anticléricales, dont celles d'Henri Gustave Jossot (voir p. 44-45).

### Seconde guerre des crayons

Deux nouvelles revues satiriques d'une grande tenue artistique, *L'Assiette au beurre* et *Le Canard sauvage*, s'engagent également dans cette seconde guerre des crayons, tout comme les grands quotidiens républicains, qui se convertissent alors à la caricature. Surgit aussi une presse satirique exclusivement et violemment anticléricale, à l'image des *Corbeaux*, qui apparaissent en 1905, lors des débats parlementaires sur la loi de séparation. Si le journal reprend les thèmes habituels de l'imagerie anticléricale, il innove dans sa diffu-

sion : *Les Corbeaux* vendent ainsi, par paquets de 500, voire de 1000, des « vignettes gommées », ancêtres des autocollants, des images de quelques centimètres de côté qu'ils incitent leurs lecteurs à coller dans la rue, le métro, les églises, voire dans le dos des prêtres. Sur ces petits papillons, on peut voir selon les cas une femme bottant les fesses d'un curé, un jésuite barré de la mention « Peste noire » ou encore un paysan abattant symboliquement des corbeaux qui survolent ses champs, encouragé par ce slogan : « Hardi, camarade, jusqu'au dernier. »

La loi de séparation des Églises et de l'État est promulguée le 9 décembre 1905. Au début de 1906, un ultime épisode de grande tension survient lorsque l'État entend faire l'inventaire des biens ecclésiastiques, dont la loi prévoit qu'ils seront dévolus à de nouvelles « associations culturelles » conformes à la loi de 1901. Dans la plupart des églises, l'opération se déroule sans heurt, mais dans certaines paroisses les fidèles se barricadent pour empêcher l'inventaire. Les forces de l'ordre doivent intervenir ; on relève un mort, un fidèle, dans le Nord. Dans un dessin de une, *Les Corbeaux* stigmatisent alors « les apaches en tonsure » sous la forme de deux jeunes prêtres efflanqués aux allures de marlous, attaquant un gendarme au couteau et au poing américain. ♦ C. G.

### La question cléricale s'éclipse

**A** la fin de cette année 1906, *L'Assiette au beurre* publie un « numéro antichrétien » d'une grande violence, confié au dessinateur Grandjouan. C'est le point d'orgue de cette seconde vague anticléricale. Après 1905, l'Église de France semble avoir abdiqué ses prétentions à jouer un rôle politique, et la III<sup>e</sup> République entre dans un nouvel âge : la question cléricale s'éclipse pour laisser toute sa place à la question sociale, négligée par les gouvernants depuis les débuts du régime, tandis que, lentement mais sûrement, les tensions diplomatiques s'avivent en Europe. Sans jamais renouer avec cet âge d'or des premières décennies de la III<sup>e</sup> République, la caricature anticléricale est depuis restée d'usage courant dans le débat politico-culturel français. Il a toutefois fallu qu'elle soit aveuglément prise pour cible par la vulgate islamiste pour que cette tradition républicaine retrouve malgré elle un caractère aussi polémique qu'il y a plus d'un siècle. ♦ C. G.